

Liste des contributeurs

Élian Cuvillier, professeur à la faculté de théologie protestante de Montpellier.
 Pierre Debergé, doyen de la faculté de théologie de l'Institut catholique de Toulouse.
 Marc Faessler, théologien.
 Joëlle Ferry, xavière, professeur à l'Institut catholique de Paris.
 Marie-Christine Géraud-Gomez, professeur de littérature à l'Université de Picardie.
 Pierre Gibert, exégète, ancien doyen de la faculté de théologie de Lyon, directeur des *Recherches en science religieuse*.
 Alain Gignac, professeur (Université de Montréal).
 Isabelle Graesslé, docteur en théologie, pasteure à Genève.
 Christian Grappe, professeur de Nouveau Testament à la faculté de théologie protestante de Strasbourg.
 Jean-Jacques Lavoie, professeur au département des sciences religieuses de l'Université du Québec à Montréal et directeur de la revue *Frontières*.
 André Lemaire, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, section des sciences historiques et philologiques (Paris-Sorbonne), chaire : Philologie et épigraphie hébraïques et araméennes.
 Pierre Létourneau, professeur de Nouveau Testament à la faculté de théologie de l'université de Montréal.
 Jean L'Hour, exégète.
 Alain Marchadour, assomptionniste, docteur en théologie, ancien doyen de la faculté de théologie de Toulouse.
 Daniel Marguerat, professeur de Nouveau Testament à l'université de Lausanne.
 Alfred Marx, professeur d'Ancien Testament à la faculté protestante de Strasbourg.
 Françoise Mies, chercheur qualifié du Fonds national de la recherche scientifique aux facultés universitaires Notre-Dame de la Paix (Namur).
 André Myre, professeur honoraire à la faculté de théologie de l'université de Montréal.
 Jacques Nieuviarts, assomptionniste, professeur à l'Institut catholique de Toulouse.
 Étienne Nodet, dominicain, professeur d'histoire du judaïsme ancien à l'École biblique de Jérusalem.
 Anne-Marie Pelletier, professeur de littérature, université de Marne-la-Vallée.
 Jean-Pierre Prévost, bibliste.
 Thomas Römer, professeur d'Ancien Testament à l'université de Lausanne (Suisse).
 Jacques Schlosser, professeur à la faculté de théologie catholique de l'université de Strasbourg.
 Jacques Vermeulen, professeur à l'Université catholique de Lille.
 André Wénin, docteur en sciences bibliques (Institut biblique de Rome), enseigne l'exégèse de l'Ancien Testament à la faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve).

Sous la direction
 de **Pierre Gibert**
 et **Daniel Marguerat**

Dieu, vingt-six portraits bibliques

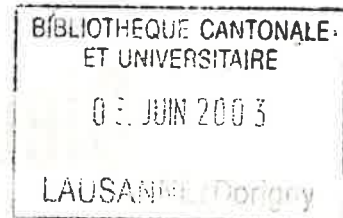
22
08

UMA 85063

(2)



R003291075



Tous droits réservés. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur et de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 2.227.47088.7
© Bayard, 2002
3 et 5, rue Bayard, 75008 Paris

A 174 5269

Préface

Pierre Gibert
Daniel Marguerat

Dieu guerrier

Thomas Römer

2 R 18,31-35

Jos 6,16-17.20-21.27

Le Deutéronome de l'époque de Josias redéfinit le rôle de Yahvé en tant que patron de son peuple. Il est UN (Dt 6,4) et ne peut être vénéré sous plusieurs manifestations dans différents sanctuaires ; les autres dieux ne sont pas niés dans leur existence, mais ils sont considérés comme dangereux pour Israël.

La conception de Dieu dans le cadre de l'idéologie royale

On ne peut comprendre l'évolution de la foi du peuple hébreu en son Dieu Yahvé sans situer ce phénomène dans le contexte du Proche-Orient ancien. Israël partage avec ses voisins l'idée que chaque peuple a son propre Dieu tutélaire, qui s'occupe de lui et le protège. Cette manière de concevoir la relation entre Yahvé et Israël nous est accessible grâce à un poème qui se trouve intégré dans le cantique de Moïse en Dt 32, et dont on peut reconstruire la version originale à l'aide de la version grecque, dite des Septante, qui est confirmée par un fragment du Deutéronome découvert à Qoumran. Cette version avait la teneur suivante : « Quand Elyon distribua les nations en héritage, quand il répartit les hommes, il fixa le nombre des peuples suivant le nombre des fils d'El. Et alors la part de Yahvé fut son peuple, Jacob fut sa part attribuée. » Selon ce texte, El, le Très-Haut, chef du panthéon cananéen, partage le monde entre chacun de ses fils, et Yahvé reçoit Israël, tout comme (pourrait-on ajouter) le Dieu Kemosh obtient Moab et Milkom le pays d'Ammon. Le lien entre Yahvé et Israël n'est donc pas le fait d'un choix délibéré, comme l'affirment la plupart des textes bibliques. Selon la version ancienne de Dt 32,8-9, Yahvé se voit attribuer Israël en partage par le Dieu El.

Le texte hébreu (canonique) du même poème résulte d'une correction entreprise par les savants juifs qui ont fixé le texte biblique. Pour eux, il était impensable qu'il y ait d'autres dieux

que Yahvé, et c'est pourquoi ils ont identifié le Dieu El à Yahvé, et remplacé les « fils d'El » par les « fils d'Israël » : « Quand le Très-Haut (Elyon) donna aux nations leur patrimoine, quand il sépara les êtres humains, il fixa le territoire des peuples suivant le nombre des fils d'Israël. La part de Yahvé fut son peuple, Jacob est le patrimoine qui lui appartient. »

Néanmoins, c'est la version primitive qui est conforme à la théologie de l'époque royale (X^e-VII^e s.) durant laquelle Yahvé est vénéré en Israël et en Juda comme un dieu national. Dans cette perspective, l'existence d'autres dieux tutélaires responsables des peuples voisins d'Israël ne pose aucun problème (cf. Nb 21,29 ; Jg 11,24 ; 1 R 11,7) ; d'ailleurs, on peut également, pour des raisons diplomatiques, rendre un culte aux dieux nationaux d'autres peuples, comme l'atteste l'histoire de Salomon. En effet, la vénération d'un dieu national n'exclut nullement l'adoration de bien d'autres divinités. Yahvé lui-même était vénéré en compagnie de son « épouse » Ashérah, comme l'attestent un certain nombre d'inscriptions ainsi que les textes bibliques qui fustigent cette pratique. En tant que chef de la nation, Yahvé est cependant le Dieu principal, garant du bien-être de son peuple, auquel il assure protection et aide en cas de guerre et de menace extérieure.

Le Dieu national se manifeste à son peuple par l'intermédiaire du roi qui est son vicaire, son « image » sur terre. Dans la Bible hébraïque, le roi est considéré comme fils de dieu ; Yahvé l'adopte au moment de son intronisation, comme le montre le Ps 2 où Dieu dit au roi : « Tu es mon fils, aujourd'hui je t'ai engendré » (v. 7). Le roi est donc responsable devant Dieu du bien-être de la nation dont il est le « berger ». En cas de crises, de famines ou de défaites militaires, on peut considérer que le roi a échoué dans sa mission et celui-ci peut alors être détrôné, ce qui arriva assez fréquemment dans le royaume d'Israël. Mais la réputation du dieu national peut être elle-même affectée dans de telles situations de crise. L'expérience d'un échec en cas de guerre peut s'expliquer de deux manières. On peut y voir une sanction du dieu national contre son peuple, comme l'atteste par exemple la stèle de

Méscha, roi de Moab. Méscha y interprète la victoire d'Israël sur Moab comme le signe de la colère du dieu national Kemosh. On peut cependant aussi voir dans la suprématie d'une autre nation le signe que le dieu tutélaire de cette dernière est plus puissant que le dieu national du peuple soumis. Tel fut le cas en Israël et en Juda lors de la domination assyrienne, aux VIII^e et VII^e siècles.

La réponse à la crise assyrienne

La domination des Assyriens, qui créèrent un immense empire en y intégrant les petites nations de la Syrie-Palestine, entraîna la première grande crise de la foi en Yahvé. Les Assyriens étaient en effet des maîtres dans l'art de la communication. Ils célébrèrent la supériorité culturelle et militaire de leurs dieux et de leur roi, non seulement dans des inscriptions mais aussi dans de nombreuses représentations iconographiques montrant des scènes de guerre et de siège établissant sans conteste possible la suprématie militaire des Assyriens. Cela n'impliquait-il pas que les dieux de l'Assyrie, et notamment le Dieu national, Assur, étaient bien plus puissants que les divinités vénérées par les assiégés ? La propagande assyrienne est d'ailleurs attestée dans l'Ancien Testament. 2 R 18-19 relate le siège de Jérusalem à l'époque d'Ézékias (701 av. J. C.). Le roi assyrien envoie un haut fonctionnaire qui s'adresse aux Jérusalémites en hébreu pour leur rappeler que les dieux des nations n'ont rien pu faire contre le roi d'Assyrie :

« ³¹ Ainsi parle le roi d'Assyrie : « Attachez-vous à moi avec amour... ^{32b} n'écoutez pas Ézékias, car il vous ment en disant : Yahvé nous sauvera. ³³ Les dieux des nations ont-ils pu sauver leurs pays respectifs de la main du roi d'Assyrie ?... ³⁵ lequel de tous les dieux de ces pays a pu sauver son pays de ma main pour que Yahvé puisse sauver Jérusalem de ma main ? » (2 R 18,31-33.35).

De tels discours ont dû impressionner de nombreux Judéens. Dans ces conditions, comment affirmer la puissance

et la fidélité de Yahvé ? La réponse théologique à la menace assyrienne fut notamment élaborée par de hauts fonctionnaires de la cour du roi Josias, à l'occasion d'une « réforme » culturelle en 622-621, lors de laquelle on fit disparaître tous les symboles des divinités assyriennes qui se trouvaient dans le temple de Jérusalem. Dès 630, la pression assyrienne sur la Syrie-Palestine avait diminué et il était désormais possible d'affirmer haut et fort la supériorité de Yahvé sur Assur. Les fonctionnaires de Josias eurent recours à la subversion, en imitant les traités de vassalité que les Assyriens imposèrent à leurs vassaux. Ces traités comportaient en règle générale les éléments suivants : le commandement principal exigeant l'allégeance exclusive au roi assyrien ; les stipulations particulières, l'appel à des dieux témoins qui garantissent la validité du traité, des bénédictions et des malédictions qui sanctionnent la bonne ou la mauvaise conduite du vassal. On peut aisément constater que le livre du Deutéronome est construit en analogie aux traités assyriens. La proclamation centrale du Deutéronome : « Tu aimeras Yahvé ton Dieu, de tout ton cœur, de tout ton être, de toute ta force », reprend une formule assyrienne : « Tu aimeras Assurbanipal... roi d'Assyrie, comme toi-même » (traité de 672 av. J. C.). Et les formules de malédiction en Dt 28 ont des affinités si marquées avec les traités d'Assarhaddon qu'elles ne s'expliquent que par une dépendance littéraire ; même l'appel à des témoins est repris dans le Deutéronome (Dt 30,19 : « Je prends à témoin aujourd'hui contre vous le ciel et la terre »).

Replacé dans le contexte de la domination assyrienne, le message de la première édition du Deutéronome peut se résumer comme suit : Israël a un maître à qui il doit fidélité absolue. Mais ce suzerain n'est pas Assur, représenté par le roi d'Assyrie, mais Yahvé, le Dieu d'Israël. Le Deutéronome de l'époque de Josias redéfinit le rôle de Yahvé en tant que patron de son peuple. Il est UN (Dt 6,4) et ne peut être vénéré sous plusieurs manifestations dans différents sanctuaires ; les autres dieux ne sont pas niés dans leur existence, mais ils sont considérés comme dangereux pour Israël. « Ne courez pas derrière d'autres dieux » est un refrain qui parcourt le livre du Deutéronome. L'identité de ces « autres dieux » n'est pas

précisée ; il s'agit sans doute en premier lieu des divinités assyriennes. Israël est invité dans le Deutéronome à la vénération exclusive de Yahvé qui s'engage pour son peuple si son peuple s'engage pour lui.

La reprise de la théologie assyrienne n'a pas seulement marqué le livre du Deutéronome, elle se manifeste dans le livre suivant, le livre de Josué, où Yahvé apparaît sous les traits d'un Dieu guerrier commandant l'extermination d'autres peuples.

Le Dieu guerrier dans le livre de Josué

Parmi les livres bibliques qui posent problème à nos contemporains se trouve au premier rang le livre de Josué. En effet, le peuple d'Israël et – surtout – son Dieu semblent faire preuve d'une ardeur militaire et d'une cruauté hors du commun. Il y est question du massacre de villes entières et de commandements divins exigeant l'extermination des populations locales. Prenons comme exemple le récit connu de la chute de Jéricho (Jos 6). Il est vrai que la prise de la ville se fait par une intervention miraculeuse de Yahvé. Le peuple entoure la ville comme lors d'une procession jusqu'au septième jour, où les remparts s'écroulent. C'est alors que Josué, parlant au nom de Dieu, exige le massacre des habitants de la ville :

« ¹⁶ Et pour la septième fois, les prêtres sonnèrent des cors. Josué dit au peuple : "Criez, car Yahvé vous a donné la ville. ¹⁷ La ville sera vouée à l'interdit pour Yahvé, elle et tout ce qui s'y trouve ; seulement Rahab la prostituée vivra, elle et tout ce qui est avec elle dans sa maison, car elle a caché les messagers que nous avons envoyés." [...] ²⁰ Le peuple cria, on sonna du cor ; lorsque le peuple entendit le bruit du cor, le peuple poussa un grand cri, le mur tomba sur lui-même, le peuple monta vers la ville, chacun devant soi et ils s'emparèrent de la ville. ²¹ Ils vouèrent à l'interdit tout ce qui se trouva dans la ville, l'homme comme la femme, l'adolescent comme le vieillard ; le taureau, l'agneau, l'âne on les passa au fil

de l'épée. [...] ²⁷ Yahvé était avec Josué et sa renommée était grande dans le pays » (Jos 6,16-17.20-21.27).

Ce récit, qui décrit le massacre de toute une population sur ordre de Yahvé, n'est pas le compte rendu historique de la conquête de Jéricho par des tribus israélites. En effet, de nombreuses fouilles effectuées dès les années 1950 ont démontré le caractère parfaitement non historique du récit de Jos 6. Aux XIII-XII^e siècles av. J. C., époque à laquelle on situe traditionnellement l'installation d'Israël en Canaan, la ville de Jéricho était dépourvue de toute fortification et très peu peuplée. D'ailleurs, il ne fait plus aucun doute aujourd'hui que l'établissement d'Israël ne s'est pas fait à la manière d'un *Blitzkrieg*. En réalité, il faut plutôt y voir le résultat d'un long processus impliquant des mouvements de population à l'intérieur de la Palestine.

Si Jos 6 ne reflète pas des événements historiques, quelle est alors son intention ? Ce texte a probablement fait partie de la première version du livre de Josué, éditée au VII^e siècle. Ses auteurs sont identiques à ceux qui ont conçu et rédigé le Deutéronome comme une riposte théologique à la menace assyrienne. En effet, on a relevé de nombreux parallèles entre le livre de Josué et les récits assyriens de guerre, lesquels se conforment en général au schéma suivant :

a. On relate en détail la conquête de certains endroits stratégiques, en se contentant de résumés plus concis pour les localités de moindre importance.

b. Avant de partir en campagne, le roi reçoit de sa divinité tutélaire un oracle de salut.

c. On rapporte également la soumission volontaire de peuples venus de loin.

d. Les ennemis s'organisent souvent en coalitions impressionnantes.

e. L'armée assyrienne remporte néanmoins toujours la victoire grâce aux interventions miraculeuses de ses dieux protecteurs.

f. La victoire totale implique souvent la mise à mort des rois ennemis dont on raconte la fuite inutile.

Tous ces motifs se retrouvent dans le livre de Josué.

a. Jos 6-12 contient des récits explicites de la conquête de Jéricho et Aï, alors que les victoires suivantes sont rapportées d'une manière plus anecdotique ;

b. Jos 10,8 contient un oracle de salut pour Josué délivré par YHWH au moment d'une bataille décisive : « Ne crains pas ; en effet je te les ai livrés, aucun d'eux ne tiendra devant toi » (cf. également Jos 1,3-6 ; 11,6). Cet oracle ressemble de très près à une assurance de victoire donnée au roi Assarhadon par le clergé de la déesse Ishtar : « Ne crains pas... Je suis Ishtar d'Arbêla qui a mis tes ennemis à tes pieds. »

c. Le motif de la soumission volontaire est attesté en Jos 9 où les Gabaonites, désireux d'entrer dans une relation de vassalité avec les Israélites, prétendent venir de très loin.

d. Jos 10,1-5 décrit une coalition impressionnante de cinq rois que Josué va vaincre avec l'aide de YHWH.

e. Jos 10,11 possède un parallèle dans un texte du roi assyrien Sargon II. Dans ce document, on relate la victoire de l'armée assyrienne grâce à une intervention du Dieu de l'orage (Hadad) : « Le reste du peuple s'était enfui [...] Hadad poussa un grand cri contre eux ; à l'aide d'une pluie torrentielle et des pierres du ciel, il annihila ceux qui restaient. » Jos 10,11 : « Alors qu'ils fuyaient devant Israël... Yahvé, du ciel, lança des pierres contre eux jusqu'à Azéqa et ils moururent ; plus nombreux furent ceux qui moururent par les pierres de grêle que ceux que les Israélites tuèrent par l'épée. »

f. Jos 10,29-30 relate la mise à mort d'un roi ennemi et le massacre de tous les survivants.

Au vu de ces parallèles, on ne peut que conclure que la première version de Jos 1-12 constitue une adaptation judéenne du langage militaire de la propagande assyrienne. C'est peut-être à l'époque de Josias que fut conçu pour la première fois le motif de l'installation d'Israël dans le pays au terme d'une conquête militaire. Jos 1-12 doit donc être lu comme un texte idéologique et non comme un rapport historique. Cela signifie, par exemple, que la pratique du *hèrêm* (l'interdit), dont il est question en Jos 6 et selon laquelle toute la ville conquise doit être exterminée, n'a jamais été appliquée de fait. Il s'agit en réalité d'une construction théologique. Puisque c'est la divinité qui a donné la victoire, tout lui revient de droit. Il faut plutôt envisager que l'on sacrifiait d'habitude un peu du bétail conquis, à titre de *pars pro toto* (comme symbole de la totalité du butin). Et lorsque le livre de Josué insiste sur le fait que les autres peuples n'ont aucun droit à l'occupation de Canaan, ce constat s'applique en premier lieu aux Assyriens qui occupaient alors le pays. La victoire contre les Cananéens mise en scène par Jos 1-12 est d'abord dirigée contre les Assyriens. En affirmant la supériorité de YHWH sur l'Assyrie et ses dieux, les auteurs de la version primitive de Jos 1-12, rédigée à l'époque du roi Josias, transforment du même coup YHWH en un Dieu aussi guerrier et militariste que l'est Assur.

Que faire du Dieu guerrier dans la Bible ?

Que faut-il faire aujourd'hui de tels textes, qui définissent l'identité d'une communauté par la destruction des autres ? Les rédacteurs du livre de Josué ont eux-mêmes pressenti le danger d'une récupération militariste de ce livre. Ainsi par exemple ont-ils subordonné la conquête du pays au respect de la Torah (la Loi), et cela dès le début du livre. Après un discours d'intronisation de Josué, où celui-ci apparaît comme un chef de guerre (1,1-7), ils ont ajouté le v. 8. « Ce livre de la Torah ne s'éloignera pas de ta bouche, tu le murmureras

jour et nuit. » La conquête du pays se mue ainsi en une quête de la Loi. L'ajout de l'histoire de Rahab en Jos 2 représente une autre manière de critiquer l'image d'un Dieu nationaliste et guerrier. Cette histoire est une insertion tardive dans le livre de Josué, car elle interrompt la chronologie de 1,10 (annonce de la traversée du Jourdain en trois jours) et 3,2 (début de la traversée après trois jours). L'histoire de Rahab dénonce et condamne une théologie ethnocentrique, puisque c'est une femme étrangère qui confesse Yahvé comme étant le dieu du ciel et de la terre (2,11). C'est elle qui sauve les espions, rendant ainsi possible l'entrée d'Israël en Canaan. Revenant sur la figure de Rahab au terme de la conquête de Jéricho, un ajout en Jos 6,25 insiste alors sur la nécessité d'intégrer les étrangers en Israël : « Quant à Rahab, la prostituée [...] Josué la laissa en vie, et elle habite au milieu d'Israël jusqu'à ce jour. » La conception nationaliste et guerrière de Dieu est ici radicalement mise en question, et elle le sera bien souvent encore, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament.

Dieu créateur

Jean-Jacques Lavoie